

Chris Abraham : un Torontois de plus en plus montréalais

Philippe Couture

Numéro 151 (2), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, P. (2014). Chris Abraham : un Torontois de plus en plus montréalais. *Jeu*, (151), 84–87.

CHRIS ABRAHAM :

Chris Abraham.
© Trish Lindstrom



un Torontois
de plus en plus
montréalais

Lauréat 2013 du prestigieux prix Siminovitch, le metteur en scène torontois Chris Abraham est désormais souvent applaudi sur les scènes montréalaises, en français comme en anglais. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, peu de spectateurs québécois le connaissaient.

Philippe Couture

il se dit profondément humaniste, une attitude héritée de ses pieux parents. Son travail de metteur en scène en témoigne abondamment. De plus en plus politique au fil des ans, notamment dans les spectacles documentaires créés avec la Montréalaise Annabel Soutar, son théâtre est depuis toujours animé par le souci du vivre-ensemble et la lutte contre les inégalités sociales. Chris Abraham s'est d'abord nourri du répertoire, puisant dans le corpus shakespearien pour y explorer les mécanismes du pouvoir. Puis, il a navigué dans l'œuvre très contemporaine de Martin Crimp et de Michael Mackenzie. Le voici aujourd'hui à la direction de formes plus éclatées (comme *Grains*, mais aussi *Winners & Losers*, vu au FTA 2013, et *En français comme en anglais, it's easy to criticize*, une production bilingue de l'École nationale de théâtre). Créées dans un dialogue fertile avec la scène montréalaise, ces pièces marquent une nouvelle ère dans son travail.

Dans la métropole québécoise, d'ailleurs, le Torontois se sent chez lui. Peu de gens le savent, mais il est né à Saint-Bruno-de-Montarville, de parents américains. Son père était prêtre, sa mère religieuse. Ils ont défroqué dans les années 70 pour pouvoir s'aimer librement dans un Québec émancipé. Dans la boutique de vêtements féminins que tenait le couple au centre-ville, le garçon a étonnamment développé un intérêt pour le théâtre. « Mes parents n'étaient pas artistes, explique-t-il, mais leur intérêt pour les enjeux sociaux, leur quête de justice, de même que leur sollicitude à l'égard des gens m'ont amené vers le théâtre, qui est un art humaniste. »

Arrivé en Ontario avant la puberté (ses parents n'ont jamais vraiment appris le français), il dit garder avec Montréal un rapport « mélancolique » mais « stimulant » : « Je pense que beaucoup d'Anglo-Montréalais se sentent comme ça. Une sorte d'incomplétude nous habite. Ce n'est pas nécessairement négatif. »

À Toronto, il a fait patiemment son chemin. Si on lui reconnaît aujourd'hui un goût pour les propos sociopolitiques, il a commencé par faire un théâtre carburant aux grandes émotions humaines : « J'aime réfléchir aux enjeux sociétaux et identitaires, mais mes premières pièces ne soulignaient pas ce discours politique. » Ces mises en scène plus prudentes ont néanmoins rapidement attiré l'attention des directeurs du festival de Stratford, où il est devenu un habitué et où il a relu de nombreux classiques. On y apprécie sa grande rigueur et sa maîtrise du plateau. « La direction d'acteurs, dit-il, est une chose précise et délicate, et je voulais prendre mon temps pour maîtriser ce langage avant de faire un théâtre plus frontalement politique. Un théâtre plus engagé s'est imposé au fil du temps, à travers un désir de parler plus clairement du monde actuel. »

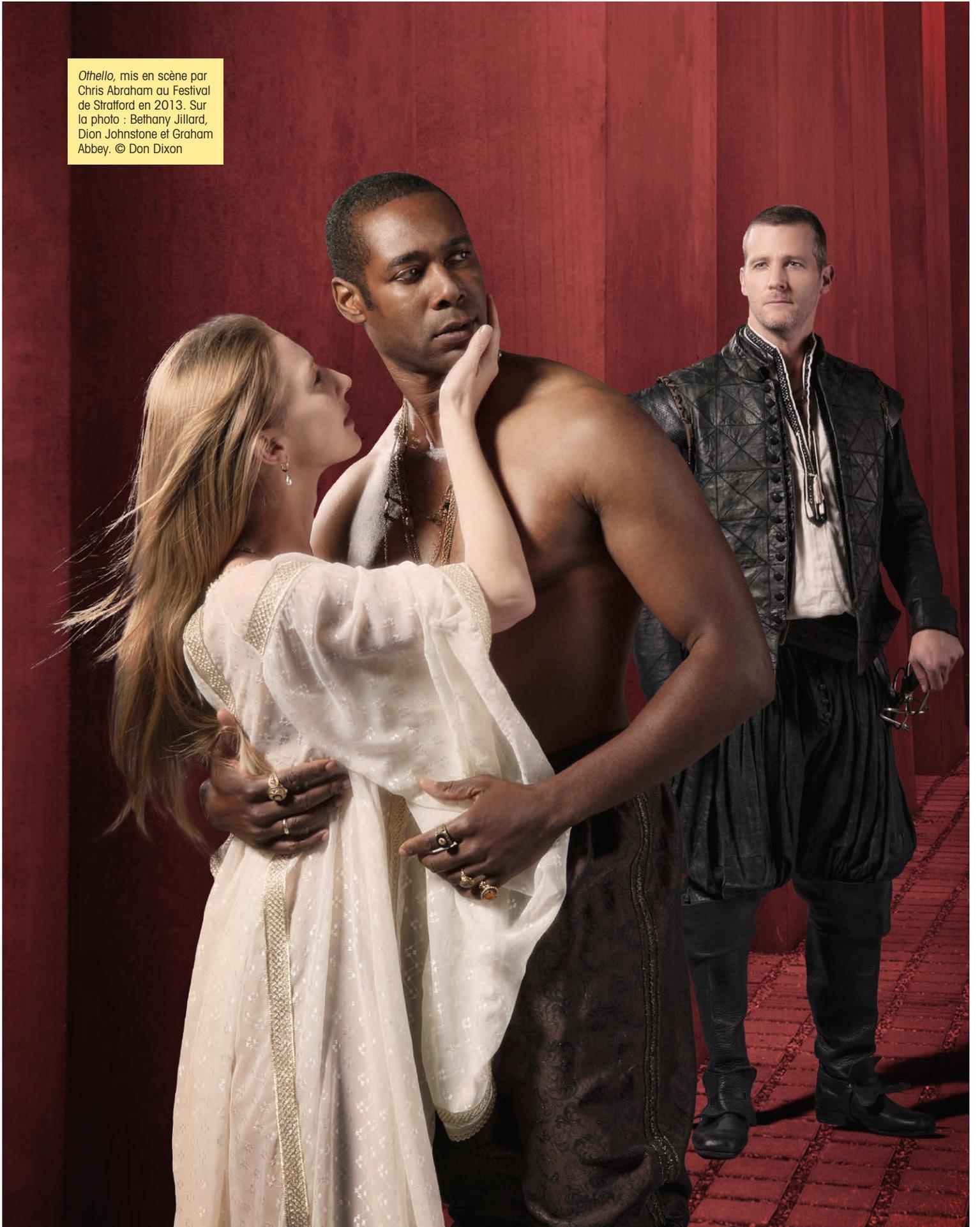
LA MÉTHODE ABRAHAM

Il se définit comme un metteur en scène surtout cérébral : « Je lis beaucoup, je fais beaucoup de travail de table avec les acteurs. Mon but est d'arriver à articuler ma démarche autour de l'essence des pièces et aussi de creuser les idées sous-jacentes, d'identifier ce que l'auteur n'a pas réussi à formuler, mais qui gronde dans son texte. » Si on peine à reconnaître une griffe Abraham ou des récurrences esthétiques d'une pièce à l'autre, c'est bien parce que cette rigoureuse méthode de travail l'oblige à rester à l'écoute de la variété des dramaturgies. Il serait ardu de trouver des récurrences esthétiques d'une pièce à l'autre, mais on admet d'emblée son intelligence dramatique.

Grains d'Annabel Soutar, mis en scène par Chris Abraham et présenté notamment au Théâtre la Licorne (Porte Parole, 2012). Sur la photo : Christine Beaulieu et Guy Thauvette. © Maxime Côté



Othello, mis en scène par
Chris Abraham au Festival
de Stratford en 2013. Sur
la photo : Bethany Jillard,
Dion Johnstone et Graham
Abbey. © Don Dixon



Cela ne fait pas pour autant de lui un metteur en scène toujours respectueux de la tradition. Il aime quand les classiques sont relus ou quand les textes le déconcertent : « Je suis un grand *fan* de Peter Handke. J'aime sa manière de jouer avec les formes, de déstabiliser le dialogue et le langage, de faire glisser le vocabulaire théâtral vers des perspectives inattendues. »

Il partage certainement cette passion avec le performeur Jacob Wren, dont il a mis en scène avec Christian Lapointe un collage de textes à l'École nationale de théâtre : « Les textes théoriques de Jacob m'inspirent beaucoup. Je crois davantage que lui aux possibilités de faire un art puissant et pertinent à l'intérieur de l'institution théâtrale. Mais le lire me fait réfléchir à ma position, me permet de ne pas m'asseoir sur mes lauriers. J'aime son caractère rebelle. »

Ibsen complète le trio d'artistes sur lesquels il porte un regard admiratif et dont il essaie de suivre les traces. Il ne l'a monté qu'une seule fois, en 2003 au Centre Segal. Notre collègue Hélène Jacques avait souligné la justesse et la cohérence de sa mise en scène d'*Hedda Gabler* dans *Jeu 110*. Abraham en garde un souvenir vif : « Ibsen a eu une grande influence sur moi. Il montre les mécanismes de nos interactions sociales avec une rare férocité. »

THÉÂTRE DOCUMENTAIRE ET MONTRÉALITÉS

Sa mise en scène de *Grains*, pièce racontant le combat d'un agriculteur se défendant des accusations portées contre lui par la compagnie de biotechnologie Monsanto, a été un grand succès et poursuit sa route auprès des publics d'Ottawa, de Vancouver et de Calgary. Elle permet au metteur en scène de dénoncer des injustices, mais aussi de montrer un certain optimisme. Car le théâtre d'Annabel Soutar, très combatif, donne envie de croire qu'il est possible de changer le monde à force d'opiniâtreté. « Je fais du théâtre politique, explique Abraham, mais je ne pense pas qu'il soit utile de ne montrer que les aspects sombres du monde. J'ai des enfants et je considère que, pour eux, et pour l'avenir de l'humanité, j'ai le devoir de garder espoir. » Il convient que son optimisme est constamment remis en question par les thèmes sur lesquels il enquête par l'entremise du théâtre, « mais chaque fois, ajoute-t-il, c'est une mise au défi très stimulante ».

Le reste du Canada est en retard, il ne s'est pas encore vraiment mis au diapason de l'Europe [...]

Il aura tout le loisir de continuer à cultiver l'esérance, puisque Annabel Soutar l'a sollicité pour la mise en scène d'un futur spectacle qui s'annonce fertile en indignations comme en espoir d'un monde meilleur. « C'est une pièce sur la disparition des cours d'eau, dans laquelle on explore les impératifs économiques d'un pays qui veut développer ses ressources naturelles tout en les protégeant. On aborde ça selon différentes perspectives, et dans tous les cas, rester optimiste n'est pas facile. On essaie pourtant de croire que nos sociétés feront des choix collectifs aptes à concilier nos besoins économiques et les nécessités environnementales. »

Travailler avec l'équipe d'Annabel Soutar offre aussi à Chris Abraham une expérience bilingue, qu'il juge extrêmement stimulante et qu'il dit souhaiter depuis de nombreuses années. Passionné par les enjeux identitaires, il voit s'ouvrir à Montréal un nouveau territoire théâtral où peuvent enfin s'unir les deux solitudes. « C'est dans la lignée d'une certaine internationalisation du théâtre québécois, explique-t-il. Le reste du Canada est en retard, il ne s'est pas encore vraiment mis au diapason de l'Europe et n'entretient pas non plus de relations avec le reste de l'Amérique. Je dois avouer qu'une bonne partie de ma carrière comme homme de théâtre m'a placé dans une position de jalousie par rapport au milieu théâtral francophone montréalais. Je suis toutefois en train de sortir de cette logique de comparaison des scènes canadienne et québécoise, et ça permet d'ouvrir un tout nouveau champ de possibilités. Nous avons des traditions théâtrales très différentes. J'ai la chance de côtoyer les deux. C'est une richesse. »

Parions que le nouveau lieu théâtral que va bientôt diriger Chris Abraham à Toronto, dans un quartier en pleine revitalisation, va aussi abriter des croisements culturels féconds : « Pour réfléchir aux orientations de ce théâtre, je m'inspire beaucoup de la Licorne. Je veux qu'on y fasse un théâtre ancré dans la ville, qui parle du monde actuel et qui fasse vraiment écho aux préoccupations du public, tout en le confrontant. » Les Torontois peuvent assurément se réjouir de ce projet. ●